

Texte d'Émile Langui-AICA 1973
Directeur Général des Beaux-Arts de l'État

Pour saluer Somville

Récemment, un savant américain, essayant de rendre hommage à un écrivain noir, pionnier de la lutte pour les droits des négros, s'excusa dès le début de son plaidoyer par ces mots: «It is hard to be fair to W.E.B. Du Bois». De même, il est, pour beaucoup, difficile d'être honnête et juste envers Roger Somville, non pas qu'il soit noir ou martyr - il est plutôt rouge et d'attaque - mais parce qu'il s'est mis délibérément, outrageusement, en position en flèche, la ou il n'y a plus d'avant-garde, mais des partisans isolés... qu'on abat. Incapable de suivre, il a marché de l'avant, par la porte étroite de la Bible qui mène aux verts pâturages du Bonheur, mort ou vif.

Par ses origines, par son tempérament, par sa formation - mes respectueux hommages, Maître Counhaye ! - il a foncé dans la vie comme dans l'art avec cette rage lucide de tous les redresseurs de torts. C'est un révolutionnaire, plus qu'un révolté, et tout autre chose qu'un non-conformiste. Sa soif de justice, son besoin de savoir, son instinct de lutteur font qu'il se lance dans l'action avec ce courage tranquille et cette discipline calme qui dédaignent toute bravoure.

C'est vous dire que, parler de Somville, c'est prendre position. Avec lui, il n'est pas permis de jouer sur les mots, ni en termes politiques, ni en phrases esthétiques. Or, chez lui, le fait social et le fait plastique se superposent et s'amalgament le plus naturellement du monde.

Toutefois, c'est sur le contenu social-réaliste de son œuvre qu'on a refoulé Somville dans les oubliettes, sans se soucier de sa valeur artistique, aussi authentique que ses aspirations humaines.

Ses adversaires, en brandissant l'arme du mépris, ont tout simplement dévoilé la faiblesse de leur cause.

Ceci ne veut pas dire que l'art de Somville soit à l'abri de toute critique, mais on a faussé le problème. La question, pour ce qui nous concerne, est de savoir si, oui ou non, cette peinture est bonne. Personne ne vous demande de l'aimer. Chacun a le droit de se tromper, même un critique d'art. Mais, contester que nous nous trouvons devant un peintre, dans le sens absolu du mot, est un acte de mauvaise foi ou une preuve de cécité artistique.

L'auteur de ces lignes appartient à une génération de militants qui, aux époques héroïques de la lutte pour l'expressionnisme, le surréalisme et l'art abstrait, se sont opposés, à juste titre, suralisme-socialiste officiel du pays qui, pourtant, nous avait donné Maiakovski, Eisenstein et Malevitch, avant de sombrer dans le pompiérisme romantico-écadémique le plus éculé, sentimentalement et plastiquement. C'est pourquoi nous sommes, mieux que quiconque, autorisés à entamer le dialogue critique avec Somville, nous qui sommes humainement du même bord bien que nos cartes du parti ne portent probablement pas le même emblème.

Qu'importe d'ailleurs, puisque nous parlons peinture.

Or, en toute sincérité, je crois pouvoir affirmer que le soi-disant réalisme de Somville n'a rien à voir avec les images tragiquement anecdotiques de Bravissimo. pas plus qu'avec les scènes grand-guignolesques des peintres qui se cachent sous le pseudonyme de Kukry-nisky. Le réalisme de Somville est un art en prise directe avec la vie réelle. Ce n'est ni du naturalisme servile, ni de la charité de l'Armée du Salut, ni de l'héroïsme pour barricades d'opéra. Son art trouve sa justification morale dans ses qualités plastiques qui sont, croyez-moi, d'une audace et d'une valeur exceptionnelles. Seulement, notre peintre a dû s'affirmer à une époque où le réalisme (sous toutes ses formes) passait pour réactionnaire dans la grande aventure de l'art vivant. Il fut victime d'un ostracisme qui mit tous les figuratifs dans le même sac. Les temps ont changé et la mode est à l'hyperréalisme ; c'est tout dire.

Le réalisme de Somville, par contre, n'est jamais imitatif, voire photographique. Il interprète un fait réel, même banal, comme un fait plastique où l'idée, l'émotion et la forme trouvent à la fois leur expression et leur justification. Tout compte fait, Somville est un expressionniste.

Il porte la réalité en lui et peint, les yeux fermés, comme tous les dionysiaques, comme tous les artistes qui brisent les règles dorées d'ordre et d'harmonie pour n'obéir qu'aux élans spontanés - et suprêmement justes ! - du cœur et de la conscience.

Picasso, son grand maître, Siqueiros et Guttuso, ses grands amis, Rivera et Orozco, ses illustres prédécesseurs, n'ont jamais fait autre chose et Dieu sait s'ils sont loin du réalisme socialiste.

Je ne suis pas l'avocat de Somville et il m'est arrivé parfois de combattre certaines de ses prises de position politiques et artistiques. C'est, par ailleurs, un interlocuteur dangereusement intelligent, aussi loyal que combatif. Je l'appellerai volontiers l'ange rebelle de notre art contemporain.

Et ceci est plus qu'une figure de style. Il a tous les dons - et au-delà - de ceux qui font la gloire de la jeune peinture moderne : un sens rare de la couleur, une maîtrise aisée de la ligne, une conception monumentale de la composition, un élan lyrique dans le mouvement et surtout une émouvante générosité humaine dans le contenu de ses œuvres.

Certes, il y a parfois dans ses tableaux un côté baroque qui gêne, un mouvement qui dépasse la mesure, une expression, qui frise le pathétique.

Mais, ne sont-ce pas les excès d'un tempérament ardent et juvénile qui paie sa rançon de colère à une société à la peau de pachyderme. Toutes proportions gardées, il y a de l'exagération dans les gravures de Callot, dans les Désastres de la Guerre de Goya, dans Guernica de Picasso et dans Le Cri de Siqueiros. Il n'y a pas de sage limite pour celui qui se sent appelé à intervenir dans la destinée sociale et spirituelle de l'homme.

Disons plus simplement, qu'en acceptant l'œuvre de Roger Somville, il faut prendre les épines avec les rosés. C'est un peintre, un vrai peintre, pour qui l'esthétique est un moyen de propagande révolutionnaire et non une fin. Quant à moi, je salue en lui à la fois l'homme et l'artiste. Il n'est pas possible que l'un soit dans le vrai et l'autre dans l'erreur.

Recently, an American expert, trying to render homage to a black writer, pioneer of the struggle for the rights of negroes, started his speech for the defence apologetically by the words "It is hard to be fair to W.E.B. Du Bois". In the same way, it is, for many, difficult to be honest and fair towards Roger Somville, not because he is black or a martyr - he is rather, red and aggressive - but because he deliberately, obtrusively, decided to shoot ahead to where there is no avant-garde, but merely isolated partisans to knock down. Incapable of following, he has gone ahead by the narrow door of the Bible, which leads to green pastures of happiness, dead or alive.

By his origin, by his character, and by his formation - all my respects to Maitre Counhaye ! - he plunged into life as into art with the lucid passion common to all knight-errants. He is a revolutionist rather than a rebel, anything but a non-conformist. His thirst of justice, his need of knowledge, his fighting instinct make him dive into action with the quiet courage and calm discipline which scorn all bravery.

This is to say that, to speak of Somville, one must make a stand. With him, there is no question of playing on the words, neither in political terms nor in aesthetic phrases. With him, the social point and the plastic fact are superposed and blend together in the most natural way.

Nevertheless, it is on the social-realist contents of his work that Somville has been driven back to the consignment of oblivion, without taking any notice of his artistic value, as genuine as his human aspirations. His antagonists, while brandishing the weapon of contempt, have simply unveiled the weakness of their cause. This does not mean that the art of Somville is immune to all criticism, but one has side-tracked the problem. The question, as far as we are concerned, is to know, if, yes or no, this painting is good. No one asks you to like it. Everyone has a right to be mistaken, even an art critic. But, to contest that we find ourselves in front of a painter in the real meaning of the word, is an act of bad faith or a proof of artistic blindness.

The author of these lines belongs to a generation of militants who, in heroic times of the fight for expressionism, surrealism and abstract art, were opposed, and rightly so, to the official socialist realism of the country, which, however, had given us Maiakovsky, Eisenstein and Malevitch, before sinking into the most down at heel romantic-academic pompierism, sentimentally and dastically.

That is why we are, better than anyone else, authorised to begin a critical dialogue with Somville, we who are humanly in the same boat, even if our party cards most probably do not carry the same emblem. We care anyway, as we are speaking of painting.

Quite sincerely, I believe I can affirm that the so-called realism of Somville has nothing to do with the tragically anecdotic pictures of Guérassimov, no more than with the grand guignolesque scenes of painters who conceal themselves under the pseudonym of Kukrynsky. Somville's realism is in direct contact with life. It is neither servile naturalism, nor Salvation Army charity, nor heroism for opera barricades. His art finds its moral justification in its plastic qualities which, believe me, are of an exceptional daring and value. Only our painter had to assert himself at a time when realism (in all its forms) was considered reactionary in the big adventure of living art. He was victim of an ostracism which put all "figuratives" in the same bag. Times have changed, and fashion is for hyperrealism : I need not say more.

The realism of Somville, on the other hand, is never imitative, still less photographical.

He interprets a real fact, even trivial, like a plastic one where the idea, emotion and shape, find simultaneously their expression and justification. When all is considered, Somville is an expressionist.

He carries reality in him and paints, with closed eyes, like all dionysiacs, like all artists who break the golden rules of order and harmony, so as to obey the spontaneous impulses - how rightly - of heart and conscience. Picasso, his great master, Siqueiros and Guttuso, his great friends, Rivera and Orozco, his illustrations predecessors, never did anything else and God knows how far they are from socialist realism.

I am not Somville's advocate and sometimes I happened to combat certain of his political and artistic standpoints. He is, besides, a dangerously intelligent interlocutor, as loyal as he is pugnacious, I would willingly call him the rebel angel of our contemporary art. And this is more than just a manner of speaking. He is endowed with all the gifts - and more - of those who make the glory of young modern painting : a rare sense of colour, an easy mastery of line, a monumental conception of composition, a lyrical impulse of movement, and above all, a moving human generosity in the contents of his work. For sure, there is sometimes in his paintings a disturbing baroque side, a movement which is overdone, an expression bordering on the pathetic. But, aren't they the excess of an ardent and juvenile temperament, which pays its ransom of wrath to a society with a pachydermatous hide ? All proportions kept, there is exaggeration in the engravings of Callot, in the Disasters of War by Goya, in Guernica by Picasso, in The Cry of Siqueiros. There is no wise limit for he who feels called upon to intervene in the social and spiritual destiny of man. Let us simply say, that in accepting the work of Roger Somville, one must take the thorns with the roses. He is a painter, a real painter, for whom aesthetics are a means and not an end to revolutionary propaganda. As far as I am concerned, I salute him at the same time as a man and an artist. It is not possible for the one to be in the right and the other in the wrong.